



Souvenirs du lieutenant Maurice AUSSEDAT

86^e Régiment d'Infanterie

Le 24 août 1914, vers 17 h. 30, le 86^e Régiment d'Infanterie, après avoir volontairement abandonné Baccarat et les passages sur la Meurthe, avoir subi d'assez lourdes pertes (lieutenant-colonel, capitaine adjoint au colonel, médecin-chef,...) par le feu de l'artillerie allemande dans des conditions particulièrement démoralisantes, battait en retraite sur Bazien, cantonnement qui lui était assigné pour la nuit. Vers 19 h., soudain, il reçut l'ordre de s'arrêter et de faire demi-tour. La marche en retraite fut immédiatement suspendue et la colonne se mit en route en sens inverse, vers Baccarat. A environ 1500 m. de la grande route Baccarat – Rambervillers, le colonel fit arrêter le régiment sur les bords du chemin et les hommes purent se reposer. A ce moment, le colonel, rejoint par le commandant de la Brigade, général d'Infreville, rassembla ses chefs de bataillon et commandants de compagnie pour leur communiquer ses ordres d'attaque. Environ 20 ou 25 minutes après, le capitaine Souques, commandant la 2^e compagnie, me communiqua les ordres suivants :

1) Ordres du colonel : le régiment va réoccuper Baccarat et s'emparer des passages de la Meurthe par une attaque de nuit.

Ordre de marche : 3^e, 1^{er}, 2^e bataillon.

Itinéraire : route Rambervillers – Baccarat.

Le 3^e bataillon s'emparera des passerelles sur la Meurthe à droite et à gauche du pont. Le 1^{er} bataillon enlèvera le pont et occupera les hauteurs boisées au-delà. Le 2^e bataillon en réserve suivra le 1^{er}.

2) Ordres du chef de bataillon : le bataillon a pour mission d'enlever le pont de Baccarat et les hauteurs boisées au-delà par une attaque de nuit. Il est couvert à droite et à gauche par des fractions du 3^e bataillon qui doivent s'emparer des passerelles.

Ordre de marche : 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e compagnie. Je marche en tête du bataillon.

Itinéraire : route Rambervillers – Baccarat.

Veiller à ce que la marche s'exécute dans le plus grand silence.

A ces ordres, mon capitaine ajouta les paroles suivantes, prononcées par le général : « L'infanterie a des missions difficiles, mais glorieuses. Colonel, il y va de vos étoiles de général » et m'exprima que, personnellement, il se rendait compte de la difficulté de notre mission et nous priait d'encourager et de soutenir nos hommes de notre mieux.

Vers 2 h. ½ du matin (25 août), l'ordre de départ fut donné et la colonne se mit en route suivant les ordres donnés. Le premier déboucha sur la grande route Rambervillers – Baccarat. Le colonel fit donner l'ordre de marcher en colonne par 8, par ½ sections accolées,

l'arme à la bretelle, baïonnette au canon. La marche s'effectua avec tous les à-coups inhérents à une marche de nuit faite par des hommes épuisés par la fatigue et le manque de sommeil. Vers 4 h., 4 h. ¼, par conséquent au petit jour, la tête de colonne se présentait à l'entrée de Baccarat. Les patrouilles et les éléments qui la composaient furent reçus par quelques coups de fusil et le colonel donna aussitôt l'ordre à toute la colonne de presser la marche. Environ 4 ou 5 minutes après, ma compagnie arrivait à l'entrée de Baccarat. Dans l'intérieur de la ville, on échangeait déjà de part et d'autre des coups de fusils, mais pas de fusillade nourrie. Le colonel donna alors l'ordre de se porter en avant au pas gymnastique et c'est à cette allure que tout le bataillon et ma compagnie traversèrent la ville pour atteindre la grande place qui précède le pont, premier objectif de notre attaque. Au tournant de rue qui précède cette place se trouve le colonel, pied à terre, faisant presser le mouvement en criant : « plus vite ! plus vite ! en avant ! » Il est environ 4 h. 30 du matin, le jour est déjà levé et le bataillon se présente à l'entrée de la place en colonne par 8, les sections plus ou moins mélangées par suite de la course au pas gymnastique à travers la ville.

Quand le bataillon débouche sur la place, il y trouve déjà installés quelques éléments du 3^e bataillon, notamment :

1) les éléments qui se sont réfugiés dans la mairie et qui échangent des coups de feu avec des Allemands postés dans les maisons d'en face.

2) l'effectif d'à peu près ½ section qui occupe le parapet du quai près de l'église, entre celle-ci et le pont, et qui tire sur l'ennemi embusqué derrière les murs du jardin en terrasse du château de Baccarat, situé à la sortie même du pont à environ 150 m. L'ennemi répond et il y a une véritable fusillade d'engagée entre ½ section et l'ennemi.

Le bataillon pénètre sur la place dans la même formation : en colonne par 8 plus ou moins régulière. Suivant le chef de bataillon, les compagnies longent les maisons de gauche de la place et viennent se grouper plus ou moins mélangées derrière le parapet du quai, à gauche de l'entrée du pont. Un temps d'arrêt est marqué en attendant l'ordre d'assaut du chef de bataillon. Mais les Allemands ont aperçu les troupes qui débouchent et dirigent sur le bataillon tout le feu de leur infanterie qui occupe le parc du château. Un grand nombre d'hommes sont tués ou blessés. A ce moment, jugeant que la meilleure protection est encore d'obliger par notre feu l'ennemi à se terrer, je traverse la place dans sa largeur avec ma section pour aller renforcer la ½ section du 3^e bataillon qui, du parapet près de l'église, continue à tirer. Je perds pendant ce court déplacement 5 ou 6 hommes tués ou blessés. Aussitôt arrivé, je fais ouvrir le feu sur l'ennemi qui occupe le parc du château et les maisons situées à l'issue du pont, et prends le commandement de la ½ section du 3^e bataillon qui se trouve là et dont le chef, sous-lieutenant Gobillot, a eu le cou traversé par une balle. A ce moment même, l'artillerie allemande jusqu'ici inactive ouvre un feu bien dirigé et nourri sur la place. Les premiers obus atteignent l'église et mettent le feu aux maisons qui entourent la place. Le bataillon plus ou moins massé commence à subir de fortes pertes. Les officiers et sous-officiers sont obligés de maintenir les hommes en les encourageant ou en les menaçant. La situation devient intenable. Le chef de bataillon donne aussitôt le signal d'assaut. Tous ces événements se sont passés en quelques minutes, le temps pour les chefs de reconnaître la situation et de prendre une décision.

En tête du bataillon, sabre au clair, le commandant Fenêtre, au cri de « en avant ! en avant ! » entraîne son bataillon derrière lui, en colonne serrée sur le côté gauche du pont. A ce moment se dévoilent des mitrailleuses allemandes qui enfilent le pont : c'est un véritable massacre. Les premières rangées sont fauchées, les hommes tombent par groupes, leurs corps empêchent ceux qui suivent d'avancer. Malgré cela, obéissant aux commandements de leurs sous-officiers et officiers, les hommes cherchent à passer au-delà de ces barrages de cadavres,

mais ils sont eux-mêmes atteints et tombent tués ou blessés. Le commandant Fenêtre, le capitaine Guichard, le lieutenant Cousseran, ont réussi à atteindre l'extrémité du pont et ont trouvé abri dans une maison en construction en contrebas et à gauche de la sortie du pont. De là, ils appellent à eux les hommes ; trois ou quatre seuls réussissent à y parvenir. De mon côté, au signal d'assaut du chef de bataillon, je fais cesser le feu, mets sabre au clair et enlève en avant ma petite troupe déjà bien décimée ; sept ou huit hommes restent en arrière tués ou blessés. Profitant de ce que la colonne d'attaque a progressé sur le côté gauche du pont, j'utilise l'espace laissé libre à droite pour devancer au pas de course la colonne de gauche plus ou moins ralentie par ses pertes. Cette circonstance me permet de marcher plus vite et d'arriver ainsi avec presque tout mon monde à l'extrémité du pont. Mais, à notre tour, nous sommes pris par le feu des mitrailleuses et mes hommes tombent par paquets. Néanmoins, à la tête d'un groupe de 5 ou 6 hommes, je puis arriver jusqu'à la route transversale de St-Dié à Lunéville, à une vingtaine de mètres des positions allemandes et à une trentaine de mètres en avant des premiers éléments de la colonne d'assaut de gauche. Là, mes hommes sont fusillés à bout portant par des fractions ennemies postées juste au carrefour et abritées par les maisons. A ce moment, je suis atteint d'une balle au bras droit qui traverse l'articulation du coude et perds connaissance. Les éléments qui suivent ne serrent plus, l'assaut a échoué.

Quelques minutes après, je suis relevé par des Allemands et conduit à un groupe de prisonniers où se trouvent déjà le commandant Fenêtre, le capitaine Guichard, le capitaine Dorne, le sous-lieutenant Cousseran ; nous constituons ensemble un groupe de prisonniers de 5 officiers, 1 adjudant et une quinzaine d'hommes, pour la plupart blessés. Nous sommes emmenés dans le parc du château. La fusillade est complètement arrêtée. Derrière nous, le pont semble couvert de morts.

Un certain nombre de renseignements m'ont été fournis après ma capture par les Allemands eux-mêmes, mais je n'ai pu les contrôler :

1) l'attaque avait surpris complètement les Allemands, qui se croyaient en sûreté, et peu s'en fallut qu'elle ne réussisse. En tous cas, impressionnés par l'audace de cette attaque, ils n'osèrent passer la Meurthe que quand Baccarat fut entièrement débordé. Des petites fractions qui avaient pu se retirer à temps continuèrent la lutte dans les rues et les maisons.

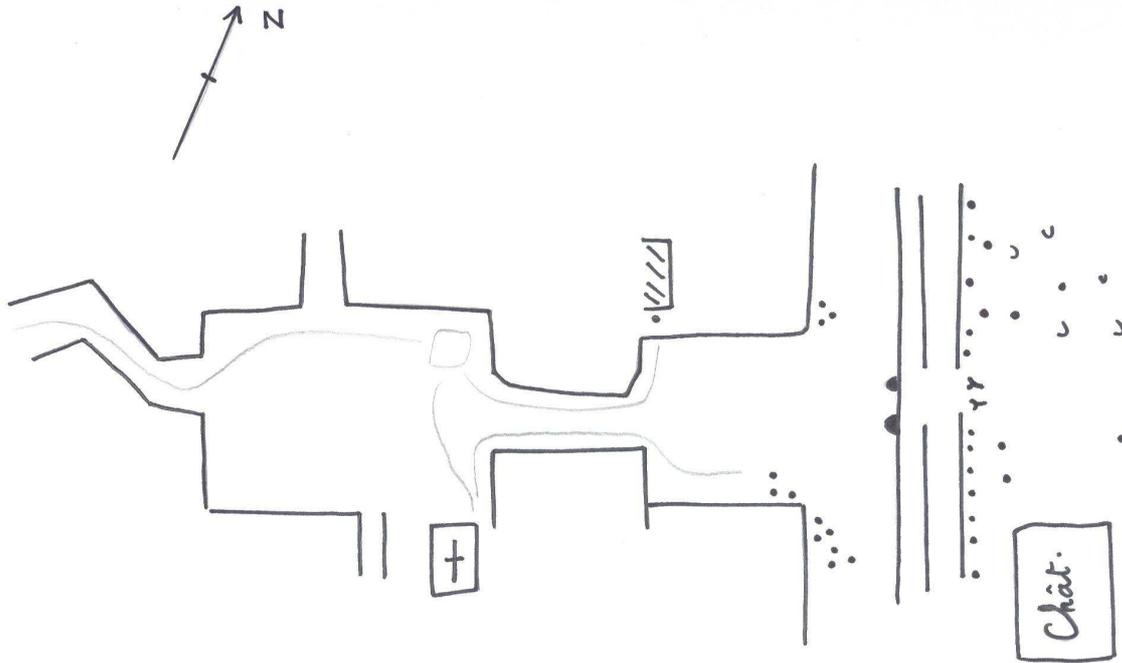
2) les forces allemandes qui prirent une part effective à la défense du pont se composaient de 2 compagnies d'infanterie et de 2 sections de mitrailleuses. Elles eurent relativement peu de pertes. Par contre, une grande partie des chevaux des officiers, qui étaient attachés à la grille d'entrée du château, furent tués.

3) le nombre des morts sur le pont seul, toujours d'après les Allemands, se serait monté à environ 90. Parmi eux, mon capitaine, le capitaine Souques.

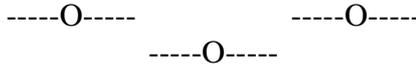
4) à Blâmont, le général Badois, commandant le Corps d'Armée badois qui nous était opposé, vint en personne nous féliciter de l'entrain et de la vigueur avec laquelle l'attaque avait été conduite.

-----O-----

Départ de Baccarat, 18 h. – arrivée à Blâmont, 22 h. – départ de Blâmont : 26 août, 5 h., arrivée Rastadt, 22 h. – en prison – le 30 août dans les bureaux – le 2 septembre, départ pour Ingolstadt, arrivée le 3 à 10 h. – Fort Orff, 16 mai 1916 – évasion, 13 juin 16 – repris dans la 4^{ème} marche – en prison à Gerolfing – Fort 8, arrivée 18 juillet 16 – arrivée Fort 9, 17 août 16 – départ pour Plessenburg, 2 novembre 17 – départ pour Ludwigshafen, 2 décembre 17 – départ pour Würzburg, 13 mai 1918.



Reproduction du dessin accompagnant les souvenirs de Maurice Aussedat.



Nos plus vifs remerciements à M. Alain Aussedat pour nous avoir autorisé à retranscrire ce texte et à en disposer.